# Une belle plante.
# Anatomie humaine et plantes médicinales

André JULLIARD*

Lorsque l'on vit dans le monde rural[1], il n'est pas rare d'entendre, encore aujourd'hui, les voisins vous souhaiter de *garder une bonne santé* au moment où vous devez, par exemple, vous absenter quelques jours du village. Ce vœu qui évoque évidemment celui du nouvel an rappelle qu'à cette occasion déjà, *la bonne santé surtout* prime sur *la bonne année.* Mais ici, sa formulation quelque peu exotique (du moins pour l'ethnographe) parce que décalée dans le calendrier, souligne encore plus fortement la place accordée à la santé corporelle dans la vie quotidienne. Par cette forme de salutation, ce ne sont plus deux hommes, mais deux corps qui se parlent. En l'occurrence, celui qui reste recommande avec insistance à celui qui part l'un des principes fondamentaux de l'existence sociale : quel que soit le profit escompté, aucune entreprise ne doit mettre en péril l'organisme humain. Autrement dit, ces occasions sont autant de moments pour évoquer le capital sociologique, économique et symbolique que représente le corps. Plus encore : la formule de politesse pourtant peu chargée d'intentions rituelles, conjure malgré tout le retour d'un corps physiquement diminué dans l'espace villageois. C'est une façon bien ordinaire d'écarter l'irruption de la maladie et du malheur dans la vie quotidienne dont les voisins font intégralement partie.

---

* Ethnologue, CNRS, Arbignieu, 01300 Belley.

[1] Nous avons mené une recherche ethnographique sur les médecines "populaires" dans le Jura méridional (Bugey) entre 1974 et 1985 (voir Julliard 1986a). La population que nous avons rencontrée était essentiellement composée d'agriculteurs, d'employés du tertiaire, de commerçants et des professions libérales. La majorité d'entre eux se situaient entre 40 et 70 ans.

*Ecologie Humaine XII (1) : 29-51, janvier 1994.*

Détails anecdotiques, pourrait-on dire, s'ils n'étaient que quelques-unes des pièces d'un ensemble plus vaste de faits de même nature, qui transforme ces vigilances ponctuelles en une véritable pensée organisée sur la prévention et les soins du corps.

Ainsi, au village encore, chacun s'autorise à mettre en garde l'autre, et même l'oblige à remédier sur le champ aux erreurs ou aux fautes de santé qu'il commet contre son propre corps : « Tu ne vas pas rester mouillé comme ça ! Reste bien à l'ombre, après tu ne viendras pas te plaindre ! » Ou encore : « Enlève toi du soleil, tu vas attraper mal ! » Autant d'attentions et d'empressements qui montrent combien les corps sont en souci les uns des autres comme pour mieux se rappeler à eux-mêmes la réalité des dangers qui les menacent sans cesse.

Par conséquent, et quels que soient la culture d'origine et le type de société dans laquelle il vit, la santé constitue l'une des préoccupations premières et constantes de l'homme.

Elle trouve sa source et ses causes dans le statut social et symbolique du corps humain. Une image provenant d'une autre culture que celle du monde rural français, mais que l'agriculteur, l'artisan ou le commerçant ne désavoueraient certainement pas, nous est donnée par un guérisseur-féticheur Felup (Guinée-Bissau). Elle explicite ce statut beaucoup mieux que n'importe quelle analyse : « Quand on est bien, c'est comme quand une voiture a de l'essence pour avancer » (Journet et Julliard 1987). Un corps en bonne santé est, d'abord et avant tout, un corps qui fonctionne au service de l'homme. Il est surtout un outil qui, comme la voiture, doit toujours être *en parfait état de marche*. La proposition tourne à l'évidence si on oublie qu'elle appelle au moins trois remarques qui définissent le cadre du savoir anthropologique du plus grand nombre.

D'abord, les préoccupations journalières de santé s'exprimant tant au travers des gestes et attitudes quasi-techniques de prévention que des connaissances et pratiques médicales, considèrent l'organisme humain comme un ensemble de mécanismes uniquement physiologiques et biologiques.

Par exemple, les structures mentales sont absentes des représentations et, par conséquent, ne font naître aucune inquiétude. Les maux de tous les jours comme les maladies de longue durée, n'atteignent jamais le corps sous forme de symptômes à caractère psychologique. La maladie mentale ne peut provenir que de l'hérédité, et les savoirs familiaux ou villageois sont impuissants en remèdes et savoir-faire thérapeutiques dans ce domaine[2].

---

[2] Cependant, pour ce type de maux, la famille peut recourir, en plus de la médecine spécialisée, aux pratiques thérapeutiques religieuses (pèlerinages à Lourdes ou à St-Jean-Baptiste, par exemple) ou parapsychologiques (le magnétiseur). On

Tout au plus, si *les nerfs prennent le dessus*, interviendra-t-on de manière périphérique à l'ordonnance du médecin par des tisanes calmantes et soporatives : Tilleul (*Tilia platyphyllos* Scop.), Camomilles, une espèce ramassée (*Matrica chamomilla* L.), ainsi qu'une espèce cultivée (*Tanacetum parthenium*), etc. Mais surtout, le groupe environnant le patient se mobilisera plus ou moins spontanément pour le soulager (entraide) matériellement d'une partie des *soucis qui le rongent*. Quelquefois, on lui servira des tisanes dépuratives à base de Centaurée (*Centaurium umbellatum*), par exemple, pour activer la circulation du sang dans le cerveau car *les embêtements* deviennent *mauvais* pour l'homme, surtout lorsqu'il n'en parle à personne. L'anxiété et l'angoisse des contrariétés refoulées agissent en comprimant en quelque sorte, les veines et les artères, bloquant voire interrompant partiellement la circulation sanguine. L'opinion générale diagnostique alors l'une de ses craintes les plus profondes : les vaisseaux sanguins qui irriguent le cerveau sont en train de *sauter* et le patient, *de perdre la tête*.

Ensuite, la métaphore de la voiture est assez claire. Ce corps *matériel* ne fonctionne pas de manière autonome : il ne peut *marcher* que parce qu'il a un rapport, lui aussi très concret ("l'essence"), avec son environnement quotidien. L'homme gère ses relations avec le monde extérieur par l'intermédiaire de son corps qu'il positionne (de manière géographique, physique, sociologique, religieuse et cosmique) auprès de cet environnement selon des systèmes de perception et de représentation dont le vécu se puise dans les savoirs reçus par transmission, appris dans les livres ou, encore, acquis par son expérience personnelle et sociale de l'existence. C'est de ces positionnements qu'il retire les comportements et les attitudes corporels par lesquels il définit, entretient et protège son corps. L'homme possède ainsi les moyens d'agir doublement sur lui en jouant, d'une part, sur les ressources naturelles de l'environnement (les plantes médicinales en sont un bon exemple dans les sociétés rurales) et, d'autre part, sur la nature sociale et symbolique des liens corps-environnement (thérapie préventive). Autrement dit, la santé de l'organisme humain dépend du bon état des relations avec son milieu de vie. Dans ce sens, l'homme est constamment aux aguets des transformations de son environnement, se tenant prêt à réajuster ses comportements et à innover dans ses savoirs corporels.

Enfin, ce corps fonctionne parce qu'il est avant tout un poids qui doit

---

constate souvent l'emploi "d'amulettes" achetées dans le commerce (comme la pierre du nord) et qui, par ailleurs, reste d'un usage peu prisé à notre connaissance, dans les campagnes.

rester solide et homogène pour pouvoir compenser les nécessaires mouvements internes des différents appareils organiques qui le composent. Ces qualités diffèrent de celles qui lui sont reconnues dans la société urbaine et industrielle. Nous les voyons affichées au long des panneaux publicitaires[3] : un corps nourri d'aliments "allégés" en matière grasse, "aérés" dans leur consistance et le plus souvent, "mixés" par des robots ménagers dont la principale fonction semble être de confectionner des repas en dose individuelle ; un organisme réduit à la peau, la face et les cheveux : trois parties qu'il faut "réhydrater activement, décongestionner" et rendre "soyeuses" avec des crèmes et des gels qui se disputent l'authenticité de la nature ; un corps enfin, entretenu constamment par des lotions "rafraîchissantes, toniques" et des eaux-de-toilette qui distinguent les femmes des hommes par des senteurs ésotériques ou exotiques.

Léger et aérien sont les deux caractéristiques (d'ordre religieux ?) censées participer d'une nature originelle du corps et retrouvées sous l'effet des argiles et des algues marines abondamment employées. Il doit répondre à deux impératifs essentiels pour "l'homme d'aujourd'hui" : être suffisamment souple et adaptable pour passer sans transition des activités professionnelles aux activités sportives et de loisir, tout en restant disponible pour le représenter publiquement à tous moments de la journée dont la durée moyenne est fixée entre 12 et 18 heures selon les messages publicitaires. Mais sa légèreté ne signifie pas une constitution éthérée et impondérable. Pour son activité de représentation sociale, le corps doit avoir des formes plastiques qui justement ne doivent pas se déformer. Il faut empêcher qu'il s'altère sous la fatigue, "le stress des affaires" ou encore, l'effort de soutenir la rencontre avec les autres. C'est un corps qui affronte toujours "quelque chose" : c'est un corps qui doit être gagnant !

Finalement, nous obtenons deux images anthropologiques qui gouvernent les représentations ordinaires du corps humain :

- dans un cas, il est plutôt chair, matière — ce qui ne veut pas dire une masse lourde et grossière — par laquelle il a prise dans un espace fait d'abord d'épaisseurs. Par exemple, et malgré la mécanisation, l'agriculteur mesure très souvent son champ en "journées" : c'est-à-dire, en nombre de jours de travail à bras nécessaires pour le cultiver. C'est un corps qui travaille une aire géographique, agricole et villageoise, mais qui extrait d'elle sa définition la plus sûre : il appartient à un espace ! ;
- dans l'autre cas, c'est un corps plutôt de formes et d'odeurs qui a

[3] Publicités bien connues, relevées dans trois des principales rues du centre de Lyon, entre décembre 1989 et janvier 1990.

une fonction de passeur. L'individu doit franchir la journée sans qu'aucun regard extérieur puisse déceler ses faiblesses physiques et physiologiques. C'est un corps qui lutte contre les heures : il appartient à un temps !

Cependant et même au village, le corps comme outil et force de production d'une part, et d'autre part comme moyen de représentation sociale, n'est jamais dissocié. Seules les conditions économiques, sociologiques ou symboliques (religieuses par exemple), peuvent accentuer l'un ou l'autre des deux aspects. Mais, ils sont d'autant moins antinomiques que ce sont les deux fonctions principales du corps : *le premier et le plus naturel objet technique, et en même temps moyen technique, de l'homme* (Mauss 1973 : 372).

Par ces deux états indissociables, le corps est essentiellement reconnu en tant que moyen de relation entre l'homme et :

- l'autre, le voisin parce qu'il ne peut se penser et se vivre que dans (le corps de la mère) et par le corps d'autrui ;
- l'environnement ordinaire de sa vie parce qu'il est une surface où s'enregistrent sensiblement les composantes de la nature (domestiquée ou non, sociale ou géographique) et du cosmos. Par exemple, chez les agriculteurs, toute la gestuelle de travail qui permet d'optimiser le rendement du corps-outil et en même temps de l'économiser comme force énergétique (Loux et Richard 1978), inscrit la géologie, le relief, le climat, les saisons, etc., en techniques corporelles qui, comme le résume M. Mauss (1973) *sont des montages physio-psycho-sociologiques de séries d'actes* ;
- sa société d'origine, car il est investi par les croyances et les représentations symboliques, sociales, religieuses, légendaires ou mythiques par lesquelles elle définit la condition humaine.

Rappelons en simple illustration de notre propos, un exemple proche de nous. Dans la religion catholique, le croyant nourri du corps eucharistique, cherche à s'assimiler au corps du Christ, c'est-à-dire à un corps glorieux et, surtout, éternel. Le corps de chair — celui que la mort peut atteindre — est délaissé car il devient un frein à l'aspiration religieuse. Le croyant perd son corps individuel au profit de celui de l'Eglise qui jusqu'à maintenant, l'a revêtu de représentations pessimistes (le corps poussière, putride, pourriture) afin de mieux contrôler et le guider dans cette voie.

Dans ce contexte, nous pouvons définir le corps *comme une partie du monde qui donne existence au monde*, en généralisant l'expression de M. Bernard qui n'avait voulu décrire qu'une des expériences du vécu corporel (Bernard 1976). Il est pouvoir sur le visible et l'invisible qui

entourent l'homme. Mais sa position est fragile car il est, en même temps, l'endroit par où cet environnement a prise sur l'individu. Cette situation carrefour le rend particulièrement vulnérable (mal, maladie, accident, difformité) et nécessite sa surveillance constante à la fois par la personne et par la société (même par média et publicité interposées).

**Le corps agressé**

Qu'il soit de culture urbaine ou rurale, l'homme perçoit toujours son environnement comme étant globalement "en attache" avec son corps. Le paysage, les parcelles cultivées, l'aire villageoise, les zones frontalières, l'espace météorologique et planétaire (la lune), l'espace légendaire et religieux ne sont plus aujourd'hui conçus comme le double ou le prolongement de l'organisme humain. Sauf pour des petits groupes d'adeptes des sciences parapsychologiques ou paramédicales, le corps n'est pas un microcosme en correspondance avec un macrocosme.

Dans les savoirs du plus grand nombre concernant l'hygiène corporelle et vestimentaire, les règles alimentaires, l'étiologie et la nosographie des maux, les pratiques thérapeutiques (végétales, magiques, religieuses, empiriques, savantes), l'environnement sert en quelque sorte de référant naturel au corps. Parce qu'il est positionné par son corps, au plus près des frontières entre le social et la Nature, l'homme prend ainsi les dimensions de sa situation ordinaire par rapport à ce qu'il vit, sait et, surtout, ressent de ce qui l'entoure (et notamment, de l'au-delà) quotidiennement. Cette situation ne renvoie, me semble-t-il, à rien d'autre qu'à la propre définition de la condition et de l'existence humaines. L'agriculteur, mais aussi le villageois, qu'il soit résident permanent ou non, perçoivent parfaitement bien ce système "d'attaches", même si leurs connaissances ne sont jamais réunies en un véritable savoir oral constitué. L'étiologie populaire des maux constitue l'un des lieux privilégiés de l'expression de ces connaissances.

Dans la société rurale du Jura méridional, on peut dire que l'homme redoute une trentaine de maux dont parlent abondamment les médecines à base végétale et à caractère magique auquel il recourt à côté de la médecine savante (médecins généraliste et spécialiste, pharmacien, etc.). Nous trouvons :

- les accidents : ecchymoses et plaies de toutes sortes, luxation et foulure, piqûres d'insectes et d'épine végétale ;
- les maux : saignements de nez ; maux de ventre et coliques (diarrhées) ; crise de foie, maux de dents, de gorge et d'oreilles ; abcès, furoncles, verrues et eczémas ; rhume, toux, bronchite et conges-

tion pulmonaire ; affections des yeux ; rhumatismes et lumbago ; les vers et toutes les fatigues du corps regroupées sous le titre générique "d'anémies".

A chacun de ces maux sont attribuées simultanément une explication bio-physiologique et une cause sociale clairement explicitée par le patient qu'il soit homme ou femme, adulte ou âgé.

Nous pouvons regrouper ces maux en trois classes nosographiques qui, en même temps que les attaches corps-environnement, nous montrent trois modes de circulation du mal.

### *Les maux du chaud (épistaxis, tension vasculaire)*

La circulation du sang est déviée de ses cours habituels sous l'influence d'agents extérieurs qui exercent leur force sur le corps. Les saignements de nez sont en général provoqués par un coup consécutif à un heurt ou au soleil. Mais l'exposition au soleil n'a pas d'effets automatiques car il faut que le corps soit mis dans un triple défaut de protection : un oubli des usages (négligence vestimentaire avec l'absence de chapeau), une faute technique (par exemple, la station debout immobile) et une erreur sociale (non respect des horaires de travail). Le soleil zénithal est particulièrement redouté des agriculteurs, notamment en été où ils sont occupés par les gros travaux de fenaison ou de moisson : celui qui travaille entre midi et le début de l'après-midi, est ouvertement critiqué. Le soleil frappe la tête dénudée et comme une pompe, attire le sang dans cette partie du corps, risquant de l'étouffer par saturation. Ainsi, dans le premier temps, les saignements de nez sont bien accueillis car ils évacuent le trop plein de liquide et débarrassent le front où ils sont censés s'entasser, de tous les caillots qui sont la preuve "solide" de la congestion sanguine. Lorsqu'ils durent, ils deviennent effrayants parce qu'ils vident le corps de son liquide vital. Toute une médecine d'urgence est mise en œuvre : végétale d'abord, avec l'Achillée mille-feuille (*Achillea millefolium* L.) fraîche et écrasée en bouchon nasal ou avec la prêle (*Equisetum arvense* L.) séchée et réduite en poudre pour être inspirée ; empirique ensuite, avec le trousseau de clefs apposé sur la nuque, le gant de toilette mouillé sur le front ou encore, la tête tenue renversée en arrière.

La tension se perçoit selon un mécanisme pratiquement analogue. Dans ce cas, le sang est moins "attiré" que "condensé" sous la peau : un visage sanguin est signe infaillible de tension. Mais l'interprétation ordinaire lie la tension au système nerveux. En effet, ce n'est pas le soleil qui agit ici, mais une situation d'angoisse née d'un état d'échec familial ou d'un manque

de réussite professionnelle. Bref ! Le sujet *se fait beaucoup de soucis* qui font perdre aux nerfs leur élasticité naturelle : ils sont tendus et gonflés. Ils sont *ankylosés* et, comme une masse dure, compriment le sang vers la surface de la peau. L'anxiété exerce une action identique à celle du soleil : elle produit de la chaleur interne — *celui qui n'est pas à son travail*, transpire beaucoup et se fatigue vite — qui raidit les nerfs, refoulant le sang parce que les deux appareils sont repérés comme étant organiquement associés.

***Les maux du froid***

***(maux de ventre, de dents, des yeux, des oreilles, des reins, rhumatismes)***

Tous ces maux apparaissent dans un corps *qui a pris froid*. Cette notion est particulièrement bien perçue par les savoirs ordinaires tant naturalistes que médicaux. Ils différencient le froid qui *frappe* du froid qui *tombe*.

Le premier est pratiquement toujours marqué par une qualité et une morphologie : il est sec et circule constamment. C'est le froid des *courants d'air* qui soufflent le long des *couloirs de vents* dont la topographie communale est connue de chacun. Au cours de cette circulation permanente, il agresse tout corps qui s'est placé par erreur ou par oubli sur l'une de ses multiples trajectoires : par exemple, être en défaut vestimentaire en se mettant torse nu pendant un effort physique, ou encore, se placer en défaut de posture corporelle comme s'asseoir pendant une pause dans un endroit *où ça souffle*[4]. Il pénètre littéralement les parties corporelles les plus exposées : le ventre, les reins, la bouche, les yeux et les oreilles. Le mal, tel une force, va tarauder le corps à la manière du *ver* qui dans les croyances populaires ronge la dent (Loux 1981).

A l'intérieur de l'organisme, il agit en liquéfiant, en diluant la chair, les muscles et les nerfs. Le froid produit de l'eau : les diarrhées qui, comme l'urine dans les reins *bloqués*, *ballonnent* l'estomac à l'égal d'une poche élastique pleine d'eau ; la salive qui *bave* de la bouche douloureuse par la dent *énervée* ou par les aphtes *brûlantes* ; les oreilles qui *coulent* et les yeux qui *pleurent* une eau qui ne saurait être des larmes puisqu'elle *n'est pas salée* comme nous le disait il y a quelques années un agriculteur du Bugey. Si le patient ne trouve pas le moyen d'arrêter cette dissolution, *le mal va arriver au sang* que l'on craint de voir s'infiltrer dans les coliques, la salive, au creux du tympan ou au coin de l'œil.

---

[4] La posture de repos usitée est un corps debout, droit, au buste légèrement penché en avant, s'équilibrant sur ses deux jambes décalées dont l'une est fléchie en avant.

L'eau ainsi produite libère et entraîne le sang selon un mécanisme qui est plus de l'ordre du vécu que du perçu. Quel qu'il soit, chacun de ces maux ravive l'un des plus grands effrois de l'homme : l'hémorragie qui vide le corps du seul liquide considéré par tous comme vital. Mais avant d'en arriver à cette extrémité, l'afflux local d'eau, qui ne fait plus *sentir* la consistance et la vie propre de l'organe malade, provoque une sorte d'angoisse de le voir s'évacuer au-delà de l'enveloppe charnelle.

Contre ces maux, il existe une pharmacopée végétale variée qui à part une demi-douzaine de plantes : Anis, Bleuet (*Centaurea cyanus* L.), Encens, Maïs (*Zea maïs*), Tabac (*Nicotiana tabaccum*), Plantain (*Plantago major* L.), conserve toute son actualité dans les familles du Bugey : Arquebuse (*Artemisia abrotanum* L.), Bouillon blanc (*Verbascum phlomoïdes*), Camomille, Cerisier (*Cerasus vulgaris*), Genévrier (*Juniperus communis* L.), Herbe de chartreuse (*Mentha viridis* L.), Herbe d'Epervière (*Hieracium pilosella* L.), Ortie (*Urtica dioca* L.), Tilleul, Vigne (*Vitis vinifera*). Par macération ou par tisane, elle intervient dès la constatation visuelle ou orale de la faute ou de l'erreur de comportement : donc, bien avant l'apparition des premiers symptômes[5].

Le froid qui s'abat sur l'homme est l'opposé du premier : il est humide et géographiquement localisé. Il est lié aux variations de densité de l'éclairage naturel : les zones d'ombre produisent et conservent l'humidité.

Cependant, il faut distinguer deux grands types de zones productives : le lieu géographique et *l'endroit* parfaitement circonscrit. Il y a, d'abord, les lieux historiquement humides : fonds de cluses jurassiennes, étendues marécageuses, etc. Ils génèrent invariablement un état rhumatismal quasi endémique. Les habitants de ces lieux étaient il n'y a pas si longtemps encore, montrés comme ayant des *corps pas sains* qui tôt ou tard souffriront et transmettront les douleurs paralysantes. Dans certains cas connus, cette réputation a eu des conséquences sur les alliances matrimoniales.

Les rhumatismes sont suffisamment redoutés par les agriculteurs pour qu'ils soient l'un des rares maux pour lequel ils recourent à une pratique thérapeutique préventive qui, depuis les années 70, connaît un succès croissant (notamment parmi les classes âgées) : le bracelet magnétique (ionisé) vendu maintenant en pharmacie, sur les marchés et les foires ou par correspondance. D'un autre côté, chaque famille, ou presque, connaît et

---

[5] Il faut rappeler que la pharmacopée végétale n'est pas la seule thérapie utilisée dans ces occasions. Le propre de la médecine dite "populaire" est justement de recourir simultanément et sans contradiction d'aucune sorte à plusieurs types de thérapies savantes ou non.

possède au moins cinq plantes médicinales appropriées : les racines de Chardon (*Eryngium campestre* L.), les fruits du Marronnier (*Aesculus hippocastanum* L.) que l'on porte dans sa poche, l'Ortie, la Prêle et les feuilles de Saule (*Salix alba* L. ou *Salix vitellina* L.). Les deux dernières sont encore de nos jours fréquemment consommées en tisanes.

La crise rhumatismale installe le corps dans une sorte d'impuissance physique. La douleur lancinante ne laisse aucun répit — *on ne sait pas où se mettre pour être bien* ! — sans pour autant que la gravité des symptômes soit suffisamment forte pour *tenir couché son homme*. Le corps est devenu inutile : il peut se mouvoir mais ne peut plus travailler. L'agriculteur *n'est plus bon à rien*. Mieux que tous les autres maux, les rhumatismes montrent à l'homme la fragilité de sa position dans l'environnement. Ils représentent le débordement de l'espace, à la fois matériel et symbolique (météorologique), dans le corps humain.

Un second type de froid est lié à une humidité toute aussi menaçante : l'ombre végétale avec notamment, celle du Noyer (*Juglans regia* L.) qui, en Bugey, est traditionnellement planté en bordure des parcelles, et plus généralement, celle de tous les arbres au moment où *la sève monte* (printemps). S'exposer à ce froid, c'est encourir pratiquement tous les maux précédents avec cependant un risque plus accru et plus systématique pour les maux de ventre. Ici, il ne provoque plus de diarrhées (liquidité des selles) mais des coliques qui *piquent* l'abdomen et s'écoulent *en faisant de l'eau*.

Le principe du mal (le froid) agit suivant un mécanisme quasi fluidique. En effet, entre la floraison et la formation du fruit, le noyer est conçu comme étant plein d'un liquide dont la composition oscille entre l'eau et le lait (visible dans la noix verte). Ce liquide diffuse un froid qui se *pose* sur le ventre comme si c'était son terrain naturel. Il s'infiltre dans l'estomac en liquéfiant encore une fois la matière, mais d'une manière plus radicale. Il la dilue totalement puisque, maintenant, l'estomac ne rend que de l'eau qui représente parfaitement la forme concrète, visible et effrayante de ce mal.

On utilise pourtant la même pharmacopée à laquelle on adjoint quelques pratiques empiriques : la bouillotte d'eau chaude recouvrant la partie abdominale ; se coucher *en travers du traversin* surtout pour l'enfant qui ne supporte pas la bouillotte. Le patient adulte *coupe* la matinée et l'après-midi avec un petit verre de *gnôle* qui *tue* le mal de ventre[6]. Chaque fois l'objectif est le même. La tisane aidée par ces techniques internes ou

---

[6] L'eau-de-vie de raisin est largement consommée et offerte comme digestif, mais elle sert aussi d'anesthésiant aux douleurs dentaires ou encore de désinfectant pour les maux de bouche.

externes est destinée à réchauffer le ventre pour juguler l'action abrasive de l'eau froide. Dans l'image-croyance, l'opération s'assimile à une cuisson qui fait, en quelque sorte, *épaissir* l'eau et transforme les coliques en matière solide.

*Les maux du sale*
*(furoncles, orgelets, eczéma, verrues, etc.)*

Ce sont toutes les maladies de la peau qui, parce qu'elles s'écorchent et s'infectent, privent temporairement le corps de l'un de ses organes principaux : les mains, les pieds ou les yeux. La cause sociale de ces maux est sans conteste le contact avec un objet sale. Si cette notion ne peut pas être ici explicitée dans son entier, il faut par contre noter qu'elle relève également des principes de l'humide et du sec.

Par exemple, un verre recouvert de poussière ne sera pas jugé comme sale alors qu'il le sera s'il présente des traces de tâches de vin ou de terre. Autre exemple : la poussière de foin (grange, pénombre, sèche) n'est pas sale contrairement à celle de l'étable (ombre, fermée et humide). C'est pourquoi on a l'habitude de laisser les toiles d'araignées qui aspirent au plafond, les résidus des litières : ainsi fixés, ils deviennent une poussière sèche et l'étable, un lieu propre.

Là encore, le corps s'est mis en erreur ou en défaut technique de manipulation des outils et des objets domestiques. C'est la brèche par où s'engouffrent verrues ou furoncles. L'abondante pharmacopée : Blé (*Bladum* sp.), Bleuet, Buis (*Buxus sempervirens* L.), Herbe à verrue (*Chelidonium majus* L.), Joubarbe (*Sempervivum tectorium* L.), Lin (*Linum usitatissimum*) ou (*Linee catharticum* L.), Lys (*Lilium candidum*), Millepertuis (*Hypericum perforatum* L.), Rue (*Ruta graveolens* Mill.), est accompagnée de diverses pratiques empiriques préventives. Exemple : faire percer les oreilles aux petites filles, plus sujettes aux orgelets (yeux) que les garçons[7].

---

[7] Trouer les oreilles n'est pas suffisant pour éviter les orgelets. Il faut mettre des boucles en or : c'est l'action de ce métal dans la chair qui semble le véritable remède. Les différentes interprétations symboliques possibles sont trop évidentes pour, en l'absence d'enquêtes supplémentaires, ne pas nous inviter à la prudence. Cependant, il faut noter que le savoir populaire fait une relation directe entre d'une part, les orgelets et l'habitude des enfants de se frotter les yeux avec des mains *qui ont touché à tout*, et d'autre part, le sexe féminin et la façon d'uriner : les mains des petites filles seraient plus facilement souillées que celles des garçons. Avec les transformations dans les usages de l'habillement, il est vrai que ce type d'explication se cantonne maintenant aux personnes âgées.

Au terme de cette rapide typologie qui n'a d'autres fonctions que celle d'ordonner les maux que l'homme redoute au jour le jour, nous pouvons faire quatre remarques qui précisent les relations du corps à son environnement :

1. avant d'être un symptôme organique, la verrue ou le mal de ventre est la matérialisation corporelle d'une force extérieure particulièrement bien perçue puisqu'elle est décrite comme *frappant* ou *percutant* le corps humain ;
2. cette force n'est pas concrétisée sous la forme d'une énergie ou d'une entité personnalisée. Elle réside dans l'environnement (et plus précisément, dans sa partie invisible) dont elle constitue une partie de la matière et une composante de la nature ;
3. elle agresse le corps dès que celui-ci se place en défaut de protection. Il serait plus exact de dire : dès que l'homme commet une erreur ou un oubli dans la gestion quotidienne des relations de son corps avec l'environnement. Dans le premier temps de l'événement, la maladie est la faute du patient[8]. D'ailleurs son entourage familial, qui participe toujours à la recherche des causes, lui répétera, et quelquefois durement, sa négligence. C'est aussi une façon de lui signifier qu'en aucun cas lui-même n'est responsable *dans ce qui arrive* ;
4. enfin, cette force a une intensité, une gravité dépassant largement celle du symptôme visible qui est plutôt le marqueur de son impact sur le corps. Elle le pénètre et progresse à l'intérieur de l'organisme jusqu'à sa destruction complète. Les maux, même bénins, ouvrent la perspective à terme de la mort biologique.

## Le souci de la digestion

Chaque secteur de la médecine ordinaire repose sur une connaissance anatomique de l'organisme humain, partagée aussi bien par les patients et les thérapeutes que par ceux qui vivent autour de chacun d'eux. Elle n'est pas constituée en un savoir qui peut exposer un développement homogène. Ce genre de discours ne se rencontre guère que chez les thérapeutes ayant fait le passage à une pratique uniquement

---

[8] Pour une analyse plus large, je me permets de renvoyer à Julliard et Nardone 1987 et Julliard 1986b.

professionnelle[9] : ils en ont besoin pour des raisons techniques et commerciales, ou alors, à l'autre bout de la chaîne, chez ce genre de patients qui font de leur rapport à leurs maladies et aux thérapeutes un véritable style de vie, une sorte de comportement existentialiste.

De manière ordinaire, le savoir du corps se dessine plutôt en filigrane entre :

- les pratiques de prévention de moins en moins collectives (savoirs naturalistes et météorologiques, préceptes proverbiaux, calendrier religieux, etc.) qui d'ailleurs n'existent souvent plus que sous forme de mémoire (mais efficace), voire de fêtes folkloriques ;
- les recettes et les remèdes familiaux auxquels le "jeune" revient après avoir fondé sa famille ;
- les rituels thérapeutiques qui vont du leveur de maux local aux magnétiseurs lointains en passant par toutes les professions ésotériques (voyants, médiums, etc.) ;
- et, ne l'oublions pas, les conceptions et les interprétations de la médecine savante qui se construisent au gré des pérégrinations du patient entre les représentants de la médecine universitaire, d'une part et d'autre part, des lectures d'encyclopédies et ouvrages de vulgarisation médicale. Il faut noter que dans le Jura méridional, la consultation directe de spécialistes s'accélère à partir du milieu des années quatre vingt, avec leur installation de plus en plus fréquente en milieu rural.

Les connaissances ordinaires concernent essentiellement la structure physiologique de l'organisme humain. La constitution ostéologique, biologique et psychologique sont hier comme aujourd'hui connues, sans pour autant faire l'objet d'un intérêt particulier. Il semblerait même que dans la représentation de leur fonctionnement, elles soient rapportées au physiologique. Les interprétations de certains accidents corporels le laissent entrevoir. Ainsi, si l'entorse est bien reconnue comme n'étant ni une fracture ni un déplacement des surfaces articulatoires, elle est pratiquement toujours définie comme un *croisement des nerfs*. Et, de manière plus précise encore, comme des nerfs qui se *tordent* non seulement entre eux, mais également avec les veines qui se superposent à eux. L'entorse est liée au sang et nom-

---

[9] Rappelons que le leveur de maux pratique ses dons sans exiger de rémunération et que, pour assurer sa survie économique, il est avant tout agriculteur, ouvrier, employé, de profession libérale, fonctionnaire..., du moins pour ceux que nous connaissons ! Dans ce sens, ce ne sont pas des professionnels de la médecine : ils exercent toujours en dehors ou en plus de leur activité principale.

breux sont ceux qui aujourd'hui craignent encore la formation de la poche de sang qui *gonfle* la cheville ou le poignet. Autre exemple tout aussi significatif mais pris dans les représentations de la constitution psychologique : les systèmes d'explication du handicap mental mettent en rapport l'appareil sanguin et le cerveau. Il serait une mauvaise irrigation voire une rupture des vaisseaux sanguins. Tout se passe comme si le handicap mental vide la tête du patient de son sang où l'empêche constamment de *monter au cerveau.* On dit du handicapé qu'*il est toujours tout pâle.*

En Bugey comme dans le Morvan (Crosnier 1989), le tableau des plantes médicinales susceptibles d'être récoltées pour fabriquer des remèdes familiaux, confirme pleinement la préoccupation centrale du physiologique. Parmi les 52 plantes les plus souvent citées et utilisées (Julliard 1986) :

- 14 plantes servent essentiellement à désinfecter, cicatriser et panser les contusions, foulures, plaies et autres piqûres animales ou végétales. Une partie d'entre elles, soignent également les eczémas, les verrues, les dartres et autres maladies de la peau qui gênent considérablement les mouvements du corps : Arnica (*Arnica montana* L.), Arquebuse, Blé, Buis, Chêne rouge (*Quercus pedonculata* Eh.), L'Herbe à verrue, Joubarbe, Lys, Millepertuis, Plantain majeur, Pomme de terre, Rue et Tilleul ;
- 25 plantes permettent de confectionner les tisanes[10] et les macérations souvent alcoolisées destinées autant (sinon plus) à la prévention qu'à la guérison des maux affectant les organes du système digestif : Ail (*Allium sativum*), Anis, Arquebuse, Benjoin, Bouillon blanc, Camomille, Centaurée, Cerisier, Chêne (*Quercus robur*), Encens, Genévrier, Herbe de Chartreuse, Herbe d'Epervière, Maïs, Mélisse (*Melissa officinalis* L.), Menthe, Noyer, Ortie, Prunellier (*Prunus spinosa* L.), Rue, Tabac, Tilleul, Verveine (*Verbena officinalis* L.), Mercuriale vignette (*Mercurialis perennis* L.), Vigne ;
- 15 plantes enfin sont requises pour réduire toutes les affections du système pulmonaire. Tisanes, macérations et applications (cataplasmes) doivent éviter que les rhumes, les bronchites, les maux de gorges, les chaud-et-froid et les angines *se portent sur la poitrine*. Ou lorsque l'on a trop attendu, elles doivent soulager et *désencombrer* la poitrine qui est alors *prise et serrée* : Ail, Avoine (*Avena sativa*), Betterave (*Beta vulgaris*), Bouillon blanc, Bourrache, Crocus (*Crocus albiflorus* L.), Lin, Mélisse, Menthe,

[10] Le milieu rural différencie peu les temps d'infusion des plantes : très souvent la tisane est une décoction qui *mijote* sur la cuisinière.

Poivre, Ronce (*Rubus fruticossus* L.), Sureau (*Sambucus nigra* L.), Verveine, Vigne et Violette (*Viola odorata* L.).

Cet inventaire sommaire souligne assez bien les grands traits de l'image anatomique du corps humain qui traverse non seulement tous les savoirs médicaux propres ou non à la culture rurale mais, plus généralement, tous les rapports de l'homme à son corps et de son corps à l'environnement. La représentation de l'organisme humain se constitue sur deux parties indissociables.

D'abord, un corps externe fait de trois parties :

- l'épiderme pour qui l'on craint surtout les accidents, les hématomes et les traumatismes ;
- les quatre membres avec une attention plus soutenue pour les mains et les pieds que l'on redoute de voir immobilisés par les blessures ou les piqûres d'animaux, mais surtout par les irruptions de tumeurs bénignes (verrues, dartres), de lésions cutanées comme l'eczéma ou encore de dermatoses variées (gales propres à certaines terres) ;
- la tête et peut-être plus particulièrement les yeux (orgelets, verrues, conjonctivites, irritation de l'iris, abcès aux paupières, etc.) qui font l'objet d'une vigilance constante.

Ensuite, un corps interne qui résulte de l'assemblage des systèmes respiratoire et digestif, à l'exclusion de tout autre.

Le premier n'est pas la combinaison des dispositifs nasal et pulmonaire. Le nez et ses affections (mis à part l'épistaxis) ne font pas l'objet d'une pharmacopée spécifique. Par contre, la poitrine est le support de la représentation de l'appareil respiratoire car elle est comprise comme l'ensemble solidaire des poumons et des côtes. Lorsque l'air vient à manquer sous l'effet d'un effort physique violent (le point de côté) ou d'une maladie (inflammation, irritation, simple rhume) qui obstrue en partie l'appareil, il y a compression des côtes et des poumons : *ça serre de partout au milieu et sur les côtes !* La douleur diagnostique la congestion pulmonaire.

Par conséquent, pour soigner l'appareil respiratoire, on traite la poitrine notamment par une médication externe comme le cataplasme de farine de lin ou la *couche de Vicks*[11] qui va *dégager le nez* pendant le sommeil du patient. Une commerçante (47 ans, 1984) nous dit que le lin chaud *fait comme quand on éponge de l'eau* : il soutire le mal que l'on jettera avec le

---

[11] Le *Vicks* est une pommade commerciale particulièrement appréciée dans les campagnes et d'une utilisation ancienne. Elle est faite à base de plantes : Menthe, Camphre, Eucalyptus, noix de Muscade, feuilles de Cèdre.

cataplasme[12]. Mais là encore, l'action du remède ne s'arrête pas à ce soin car il insuffle, en même temps, de la chaleur à l'intérieur de la poitrine. Il semble alors que ce soit ce mécanisme énergétique qui *desserre* les poumons de la cage thoracique[13].

La perception anatomique du système digestif est sans doute la plus élaborée. Le dispositif manducatoire (maux de bouche, de dents et de gorge), le foie, l'estomac, le rectum (les coliques) et le dispositif urinaire (rétention, maux de reins) sont affiliés en un bloc non morcelable[14]. La représentation les réunit sans organes intermédiaires ni hiérarchie autre qu'une disposition verticale. Que l'un soit affecté et c'est l'ensemble qui *se détraque*. Par exemple, une violente rage de dent qui met le corps à la diète, peut lors de la réalimentation, déclencher des coliques épisodiques et jugées bénignes : *c'est la fin du mal*, dira-t-on !

Mais l'appareil digestif comprend également le système sanguin ou plus exactement le sang en tant que liquide dont la quantité est aussi vitale que la qualité de sa substance. En effet, la pharmacie familiale connaît quelques plantes administrées pour *redonner de l'appétit*. C'est le cas de la feuille de Noyer infusée en tisane, de l'Ortie cuisinée en soupe ou en gratin, ainsi que d'un nombre important de salades cultivées (la Mâche) ou non (le Pissenlit). Or, toutes ces plantes ne reconstituent à proprement parler ni le poids ni les forces du corps. Elles sont employées uniquement pour leur action dépurative notamment du système sanguin. La salade, par exemple, est *un dégraissant* qui se mange en milieu de repas : elle dissout les graisses qu'une trop grande consommation de viande accumule dans la chair, les muscles et, plus dangereux, dans le sang.

En conséquence, un corps qui ne profite pas est un organisme dont le sang est saturé d'impuretés. D'ailleurs, celles-ci sont bien repérables car

---

[12] Il faut remarquer que l'usage populaire du *Vicks* recommande au malade de se laver la poitrine à son réveil.

[13] La vertu curative de cette chaleur semble tenir à sa nature moins sèche (sans être humide), moins rêche que celle produite par le soleil ou l'anxiété.

[14] Nous avons ici employé le terme de "dispositif" (manducatoire et urinaire), parce que la représentation des organes qu'il désigne ne nous semble pas claire et ordonnée, contrairement à ceux qui sont bien individualisés, tels le foie ou l'estomac. Ce terme recouvre à la fois la distinction organique et l'indistinction physiologique. Par exemple, la gorge serait bien perçue comme faisant partie de la bouche parce que ses maux proviennent soit de saletés, soit de l'air froid qui y pénètrent. Mais nous n'avons pas recueilli, à ce jour, de savoir qui explique leur relation organique ou physiologique. Il en est de même pour le dispositif urinaire qui lie reins et vessie : la liaison semblerait-elle suffisante en elle-même ?

elles sont à l'origine des efflorescences boutonneuses (points noirs, boutons blancs, acnés divers) qui disgracient le visage. Il faut donc que le corps absorbe régulièrement de la nourriture : un excès ou un défaut nuit pareillement à l'appareil digestif. Pour sa défense, la meilleure protection est encore de fonctionner en permanence et avec régularité. D'où la place faite dans la cuisine de la maison rurale aux préparations qui ouvrent l'appétit. En Bugey, la plus répandue est le *vin de noix*[15], suivi par le *vin de pêcher* (macération de feuilles de pêcher dans du vin blanc). Ces alcools ne sont pas seulement des apéritifs car ils ne se consomment pas automatiquement en début de repas. Ils sont fabriqués pour mettre le corps en disposition de manger. Pour la même raison, ils s'adressent indifféremment aux organismes en état de faiblesse ou aux corps invités qu'ils accueillent à la table familiale.

L'homme peut également perdre l'appétit en d'autres occasions. L'une d'entre elles, la plus surveillée, est l'action des vers intestinaux surtout sensible chez le jeune enfant et l'adolescent. Le refus de nourriture accompagné de démangeaisons répétées du nez et de l'anus, constituent les symptômes annonciateurs.

Trois types de remèdes sont administrés en tisanes, macérations ou simplement mâchés : des vermifuges (Ail, Benjoin, Vigne), des purgatifs (feuilles de Chêne, Rue et Vignette) et des sirops achetés en pharmacie. Ils permettent en quelque sorte d'expulser ces vers en les piégeant dans des selles *molles et marrons* qui ne fondent pas en coliques ou en diarrhées. Ces plantes nettoient l'estomac et en même temps le sang car les parasites (Oxyures, Ascarides, etc.) prolifèrent dans les déchets de l'un et de l'autre. La pourriture engendre toujours la vie qui est prête à se développer même au détriment d'une autre vie. Aussi, il faut éviter l'amoncellement des détritus organiques en administrant, par exemple, une purge à chaque renouvellement de la lune. Date importante du calendrier car, en "psychopompe", elle favorise le développement physique de tout être organique : la purge enraye cette croissance exubérante. Par conséquent, la quantité et la qualité du sang sont aussi (sinon plus) importantes que sa bonne circulation (un souci constant), pour garantir une digestion stomacale sans défaillance.

La bouche, le foie, l'estomac, le rectum, le dispositif urinaire et le sang sont reliés non pas physiologiquement, mais de façon mécanique. Ils sont assemblés par la force physique que dégage le travail intérieur de digestion et de respiration.

---

[15] Macération de 40 noix cueillies à la Saint-Jean d'été, pendant 40 jours dans un mélange d'eau de vie et de vin rouge.

Et il en est de même dans la perception globale du corps. Ce que nous avons appelé "le corps externe" et "le corps interne" sont indubitablement ajustés par leurs fonctions tant de protection et de représentation sociale que de digestion et de respiration. Le corps existe comme organisme humain par cette production simultanée de mouvements fonctionnels.

La notion "d'attaches fonctionnelles" entre les deux parties corporelles, les organes *entre eux*, le corps et l'environnement, semble être au cœur des systèmes de représentations et de savoirs du plus grand nombre sur l'anatomie humaine.

### Surveiller l'instabilité

L'une des conditions de l'existence humaine repose sur la conception d'un environnement — celui de tous les jours — attaché au corps. Cette position obligée aux limites du visible et de l'invisible qui l'entourent, donne à l'homme les comportements et les attitudes par lesquels il se présente et représente le social et sa place dans la société.

Les modalités d'attachement sont donc un système d'échanges qui est toujours jugé dangereux. La perception du dispositif digestif que nous venons de voir en est la preuve concrète. D'ailleurs, elle est confirmée par les savoirs et les règles de l'hygiène alimentaire. Sans pouvoir développer ici l'analyse des usages alimentaires en milieu rural, il faut mentionner le principe fédérateur : la peur du vivant. Tout est fait pour ne pas consommer la moindre parcelle de vivant dont sont porteurs les végétaux cultivés ou non et, *a fortiori*, les animaux domestiques ou non. Deux prescriptions alimentaires permettent d'appréhender les caractéristiques du vivant : éviter impérativement d'ingurgiter des produits *frais* (venant d'être récoltés ou fabriqués) et non encore formés (les végétaux encore *verts*)[16]. Il faut les soumettre à une technique de séchage avant de les entreposer et de les cuire : séchage par le vent (récoltes de pommes de terre, de blé), par le sel (saloir du cochon), par le sable (les carottes, les betteraves), par la stérilisation (bocaux de haricots) ou maintenant, par le froid (le congélateur). Assimilée à un véritable lavage, cette opération débarrasse les produits de tous les caractères rappelant leur nature initiale, sauvage : le trop plein d'eau, la luxuriance de la couleur verte, l'âpreté de la saveur (*le goût de terre*), les insectes parasites et s'il y a lieu, les germes de fécondité. Le vivant est l'excessif, la profusion dans un végétal qui, visiblement, a

---

[16] Couleur verte de la jeune pousse : un vert fortement détrempé d'eau qui apparaît presque blanc voire translucide.

toutes les difficultés à le contenir. Bref, tout ce qui risque de déborder et se répandre une fois libéré par la digestion de l'aliment. Consommer ou produire de la vie, c'est laisser envahir son corps par des organismes obligatoirement prédateurs : la mort biologique est au bout de la perspective.

Les usages alimentaires, les pratiques médicales familiales, la pharmacopée végétale, les connaissances ordinaires en anatomie humaine, les savoirs sur le mal et le malheur, mettent en relief les deux logiques qui, d'abord, les constituent en système de pensée et, ensuite, traversent les liens de l'environnement au corps : celles du chaud et du froid, d'une part, et d'autre part, du sec et de l'humide. Avec ces principes élémentaires, l'homme différencie les lieux et les temps de son espace quotidien de vie. Il les découpe comme nous l'avons vu, en endroits où l'ombre humide et froide s'oppose à la lumière sèche et chaude, en zones de *courants d'air* dont *il faut se méfier* ou, encore, en moments qui évaluent la force des astres (soleil, lune) sur le corps. Et, en fonction du type d'activités et du mode d'emploi du corps (outil, énergie, objet de représentation), l'homme — s'il ne commet ni erreur ni faute techniques — peut le faire évoluer à l'abri de toute agression de la maladie (les maux de ventre, de dents, etc.).

Toujours avec les mêmes principes symboliques, l'homme classe les végétaux, les minéraux et les animaux constitutifs de son espace. Les plantes médicinales en apportent une bonne illustration. Pour repérer les savoirs naturalistes et médicaux, plusieurs classifications ont été proposées à partir des techniques de cueillette (calendrier religieux ou agricole), des règles de préparation (symboliques, magiques, religieuses, etc.), des propriétés thérapeutiques admises ou, encore, des caractères botaniques (couleurs, odeurs, formes, etc.) attribués et reconnus par le groupe.

Nous ne discuterons pas ici la pertinence de chacune d'elles, préférant remarquer qu'avant d'être classées en genre et type de quelque nature que ce soit, les plantes médicinales, comme tous les autres végétaux, sont insérées dans une hiérarchie première reposant également sur les rapports du sec et de l'humide, de l'ombre et de la lumière.

Sur ce point, le Bugey est exemplaire avec ses falaises calcaires arides et ses dépressions marécageuses aux creux des plateaux ou aux fonds des vallées. La récolte des plantes obéit à la dichotomie du haut et du bas. Tout ce qui pousse sur le calcaire est d'autant *meilleur* que les obstacles climatiques et pédologiques de croissance sont nombreux. Ronces, Prêles, Orties, Chardons, Genévriers, Prunellier, etc., y poussent lentement, gage de leur robustesse future. La texture ligneuse est *nerveuse* car elle est vide de toute eau superflue qui dilue d'autant ses composants pharmaceutiques. Enfin, le libre contact avec les éléments naturels (vent, soleil, pluie)

qu'aucune ombre ne vient perturber, suscite un développement bien proportionné des tiges, des feuilles et des fleurs. Sur les hauteurs pierreuses, les plantes médicinales ne peuvent être que bénéfiques contrairement à celles des basses terres où elles poussent trop vite, se gorgeant d'eau qui les rend *molles* et dont l'éclatement des formes, des couleurs et des odeurs, entraîne la confusion des espèces. Ces plantes sont dangereuses car elles trompent le cueilleur et le patient (Julliard et Millet 1990).

A côté de cette hiérarchie verticale, il en existe une seconde plutôt horizontale et reposant toujours sur les mêmes principes symboliques. Les aires habitées par les hommes et aménagées pour leurs activités sont toujours vécues comme étant des surfaces assainies à l'opposé du reste du territoire cultivé ou non et qui, peu ou prou, relève de l'humide. Un carrefour de chemins de terre construit un lieu où il suffit d'entreposer la machine agricole ou le bois de chauffage, pour qu'ils soient *au sec*. Aussi, cueillir de la Menthe au bord d'un ruisseau qui traverse ou borde immédiatement l'espace villageois, c'est récolter une plante qui possède les mêmes qualités naturelles que celle trouvée sur le calcaire.

Par conséquent, si le savoir naturaliste localise parfaitement les plantes médicinales dans leurs biotopes d'origine, il se les approprie à travers une répartition géographique et d'abord symbolique. Celle-ci n'exclue d'ailleurs pas une réalité empirique sous-jacente. L'expérience a démontré que le bois de chauffage est d'un meilleur rendement calorifique lorsqu'il est coupé sur des parcelles "empierrées", au sol pauvre.

Donc, elles sont bénéfiques, pures voire lumineuses — qualificatif très fréquent pour le Millepertuis — lorsqu'elles sont associées à un lieu sec, pierreux et en hauteur. A l'inverse, elles seront plutôt maléfiques, impures, sombres lorsqu'elles proviennent d'endroits humides et nauséabonds (impurs ?).

Cette symbolique tient la plante de part et d'autre de l'invisible et du visible. Elle se prolonge dans le remède dont l'efficacité opère suivant deux mécanismes simultanés :

1. un traitement thérapeutique par lavage du mal qui est ensuite évacué naturellement hors du corps (déjections fécale et urinaire, transpiration, vomissements). Pour qu'elle soit suffisamment "détergente", il faut une plante dont la concentration des propriétés pharmaceutiques soit au maximum de ses potentialités végétales ;
2. un important apport de chaleur à l'appareil organique malade. C'est la condition semble-t-il nécessaire pour le remettre en état de

fonctionner[17]. La plante doit impérativement participer du sec et de la lumière : deux qualités productrices de l'énergie chaude.

Nous conclurons cette modeste ethnographie des savoirs anthropologiques ordinaires, en retenant deux aspects importants des connaissances déployées :

- le premier sur lequel nous avons longuement insisté : une fascination pour le processus de la digestion. La cuisine, la médecine familiale et spécialisée, l'habillement, certaines pratiques religieuses, les postures et techniques corporelles de travail et de sociabilité, les savoirs naturalistes et cosmiques sont au village (et ailleurs) orientés plus ou moins directement pour combattre, faciliter ou surveiller l'appareil digestif dans son entier. Et, parce qu'elle mélange les aliments en combinant immanquablement les qualités et les dangers de la Nature, la nourriture est toujours vécue comme une menace. Elle est la métaphore concrète de l'instabilité et de l'ambiguïté des relations symboliques entre le corps et l'environnement ;
- pour comprendre le second, il faut revenir à l'usage familial des remèdes. En Bugey, et par rapport au nombre connu, peu de plantes médicinales sont aujourd'hui (comme au début du siècle) récoltées et préparées pour la pharmacie de la maison. Seule une petite quinzaine de plantes continue d'être soigneusement ramassées et séchées pour confectionner une médecine essentiellement préventive de la digestion et de la fatigue physique du corps : Arnica, Arquebuse, Cerisier, Genévrier, Lys, Noyer, Prunellier, Vigne, Sureau en macérations, et Camomille, Ronce, Sureau, Tilleul, Verveine, Violette en tisanes. Il est vrai que neuf d'entre elles sont préparées en macérations qui offrent le double avantage de prévenir les maux qui *pour un rien* arrêtent le corps et de pourvoir à son entretien de tous les jours dans une convivialité qui ne rejette pas le corps étranger. Ces alcools et bocaux de plantes présents dans une grande majorité des maisons bugeyssiennes, traduisent concrètement une attitude fondamentale : l'intérieur du

[17] Une médication de première intervention consiste à boire un verre d'eau chaude. Tout se passe comme s'il s'agissait d'un essai pour vérifier si le maux de ventre étant peu grave, l'appareil digestif ne se remettrait à fonctionner normalement, entraînant ainsi la disparition du mal. De son côté, l'eau "glacée" est un anesthésiant bien connu : il faut retenir une gorgée sur la dent cariée pour calmer la douleur.

corps ne peut se penser qu'au travers des savoirs thérapeutiques ou préventifs. L'attention à l'organisme humain ne se fait que par une sensibilité sinon très grande du moins constante au corps souffrant.

Ces regards attentifs aux phénomènes de la digestion et au corps, P. Camporesi (1986) les fait remonter à une tradition culturelle ancienne. Elle mêlerait deux savoirs : l'enseignement dispensé au Moyen Age par une Eglise catholique tourmentée par les réalités de l'Enfer et, venant d'une communauté culturelle archaïque, des fragments de connaissances plus difficilement identifiables. L'actualité, ensuite, de ces attitudes de l'homme par rapport à son corps, se suit au cours des vicissitudes de l'histoire des dominations et des résistances, des emprunts et des rejets (écrit et oral) entre les savoirs de l'élite et du plus grand nombre.

## BIBLIOGRAPHIE

Bernard, M.
1976 *Le corps.* Paris, Editions Universitaires.

Camporesi, P.
1986 [1983] *La chair impassible.* Paris, Flammarion.

Crosnier, C.
1989 *Approche ethnobotanique des plantes médicinales et des usages du végétal en Morvan.* Mémoire de l'Académie des Sciences et Belles Lettres de Dijon, t. 128.

Journet, O. et A. Julliard
1987 *Sens et fonction de la maladie en milieu Felup (nord Guinée-Bissau),* Paris, Ministère de la Recherche et de la Technologie, 250 p.

Julliard, A.
1986a *Gestes et paroles populaires du malheur. Pratiques médicales magiques et sorcellerie dans les sociétés rurales contemporaines de la Bresse et du Bugey (Ain).* Thèse pour le Doctorat d'Etat en Ethnologie, Université René Descartes, Paris V, 3 vol.
1986b Malheurs des maux. Le quotidien du mal chez les polyculteurs du Bugey (Ain), *Le Monde Alpin et Rhodanien* 2-4 : "Conjurer le malheur".

Julliard, A. et N. Millet
1990 Les plantes que l'on regarde et les plantes que l'on garde. Sociabilité et pratiques thérapeutiques au travers des savoirs naturalistes en Bugey. *Ecologie Humaine* VIII (2).

Julliard, A. et J. Nardone
1987 Regards et paroles du malheur : pour un essai d'étude ethnographique de la perception de la maladie. Dans : A. Retel Laurentin (coord.), *Etiologie et perception de la maladie.* Paris, L'Harmattan.

Loux, F.
1981 *L'ogre et la dent.* Paris, Berger-Levrault.

Loux, F. et P. Richard
1978 *Sagesses du corps. La santé et la maladie dans les proverbes français.* Paris, Ed. Maisonneuve et Larose.

Mauss, M.
1973 [1936] Les techniques du corps. Dans : *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., 5ème édition.